

GRÉGOIRE POLET

« *J'aime la ville où la vie ne s'arrête jamais* »



Amoureux de l'Espagne où il a vécu près de dix ans, le romancier Grégoire Polet, 37 ans, capte avec bonheur l'air du temps et la vie foisonnante de personnes où se mêlent bonheur, drame et surprise.

Vos romans se passent dans des villes comme Paris, Madrid, Barcelone. Vous aimez cet environnement urbain ?

– J'ai vécu ma jeunesse dans un village du Brabant wallon et été à l'école à Louvain-la-Neuve. Je ne me sentais pas enfermé mais j'ai eu le besoin d'aller vivre dans une grande ville, là où, selon moi, les choses sérieuses commencent. Ce qui m'a frappé quand je suis arrivé à Paris puis à Madrid : le mouvement, incessant. Cela a d'ailleurs donné le titre de mon roman *Madrid ne dort pas*. Dans ces grandes villes, il y a toujours quelqu'un d'actif. J'étais frappé par ces commerces ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je suis attiré par ce monde où la vie ne s'arrête jamais, par ce petit « cosmos ». Voilà pourquoi je voulais y vivre de manière prolongée.

– Ces grandes villes sont fascinantes, mais n'engendrent-elles pas une envie de recul ?

– Mon ami de jeunesse Jean-François Dauven, écrivain lui aussi, m'a un peu initié à l'urbanité en m'emmenant à Bruxelles pour sortir la nuit, aller aux concerts, au cinéma, dans les cafés. Il pouvait passer la nuit à dormir sur un banc. Il m'a appris à ne pas avoir peur de la grande ville. Je n'ai donc pas de sentiment de recul. L'objet de mes premiers livres est au contraire de capter cette vie urbaine. J'avais un regard neuf. J'étais épaté par tout.

– Paris est le cadre du livre *Leurs vies éclatantes*. Quelle impression laisse cette ville ?

– Je pense que l'on rencontre d'abord son côté mythique. On connaît Paris avant d'y aller. On y découvre des choses dont on avait déjà entendu parler. Pour moi, c'était surtout la ville de la littérature et des écrivains alors que je rêvais de devenir écrivain et d'être publié. Je ne connaissais personne dans ce monde littéraire. L'ambiance de la ville m'a servi de lieu de fréquentation.

– Dans *Leurs Vies éclatantes*, vous suivez le parcours d'une vingtaine de personnes. Imaginaires... ?

– Je n'essaye pas de faire le portrait de personnes réelles. Je m'inspire de personnes rencontrées et ajoute une part d'imagination pour en faire des personnages de romans.

– Vous avez vécu longuement en Espagne...

– J'ai un réel coup de cœur pour ce pays, sa langue, sa culture. Il suffit que j'y pense pour être heureux. Je suis resté une année à Madrid, mais qui m'a paru une éternité. Une éternité heureuse parce que, au contraire de Paris que je connaissais avant d'y vivre, tout était à découvrir sans aucun a priori. Ce qui permet d'être dans un état d'esprit intéressant. En outre, un de mes enfants y est né.

– Puis ce fut Barcelone

– Après être revenus un temps à Bruxelles, nous nous sommes rendu compte, ma femme et moi, que nous avions encore envie de vivre à l'étranger, d'être littéralement dépaysés. Mon métier d'écrivain le permet et ma femme peut

« Je n'écris pas pour raconter des histoires mais pour essayer de comprendre le monde. »

travailler à distance grâce à internet. On a pensé un temps à une grande ville d'Asie mais c'était moins compliqué de vivre dans une autre grande ville d'Europe et nous avons choisi Barcelone.

– Vous avez besoin d'être dépaysé. Pour nourrir votre imagination de romancier ?

– Être dépaysé est une bonne expérience. Émilie et moi avions besoin de sortir des rails. Pour être libre, il fallait quitter mon pays et me mettre dans une position d'étranger, de découverte. Du coup, l'idée d'identité nationale n'évoque plus rien pour moi.

– Mais vous êtes revenu vivre en Belgique et à Bruxelles depuis quelques mois. Qu'est-ce qui vous a marqué à votre retour ?

– J'ai été surpris, et déçu, de constater la résurgence de manifestation de l'identité belge ici et là, bien plus que dix ans auparavant. On utilise beaucoup maintenant la référence au mot belge, à la « marque » belge. J'ai constaté par exemple que le petit sucre qui accompagne mon café est dans un emballage noir, jaune, rouge. Dans les médias, à la radio, en télévision, on insiste sur le caractère belge de tel ou tel artiste ou sportif. On m'a demandé des textes pour une revue qui insiste sur le fait qu'il s'agit d'une revue spécifiquement belge. Tout cela me paraît trop insistant. Je n'en vois pas tellement l'intérêt. L'autre chose qui me frappe à Bruxelles, en bien cette fois, par rapport aux villes

précédentes où j'ai vécu, est la présence importante des arbres. C'est magnifique ! Bruxelles me paraissait autrefois une ville plus petite que les autres. Maintenant, j'apprécie sa dimension. Il y fait bon vivre. Plus fondamentalement, j'ai été touché par un extrait du dernier livre Prix Goncourt 2015, *Boussole* de Mathias Enard. Il écrit : « Je crois comprendre ce que mon maître voulait dire quand il m'a demandé de partir. Le monde a besoin de mixité et de diaspora. L'Europe n'est plus mon continent. Je peux donc y retourner. » Tel est aussi mon sentiment. La Belgique n'est plus mon seul pays. Je peux donc y retourner. À un moment de ma vie, je voulais habiter où que ce soit, pour être habité, être présent librement, ne plus dépendre négativement de l'environnement habituel.

– Dans vos romans, vous décrivez les parcours d'une série de personnes qui se croisent ou se rencontrent.

Les rencontres sont importantes dans une vie...

– Elles peuvent être effectivement décisives, mais dans mes romans, j'essaye plutôt de montrer l'espace, l'air qui circule entre les personnages. J'essaye de capter l'esprit du monde à un endroit, à une époque particulière comme par exemple à Barcelone entre 2008 et 2012 où la crise se faisait particulièrement sentir. Je m'intéresse moins aux destins individuels qu'au fait d'être ensemble à vivre quelque chose de commun et de singulier pour chacun.

– Votre père, Jean-Claude Polet, était professeur de littérature à l'UCL. Il a collaboré à la publication en douze volumes du *Patrimoine littéraire européen*. Vous avez donc baigné dans un univers livresque. Cela a-t-il joué un rôle dans le choix de devenir écrivain ?

– Mon père a été peu interventionniste. Étant paresseux, je lisais plutôt des BD et je picorais au hasard, de temps en temps, parmi ses très nombreux livres. Un jour, vers l'âge de quatorze ans, il m'a conseillé de lire *Les souffrances du jeune Werther*, de Goethe, et ce fut un choc. Je me suis dit qu'il n'y avait rien de mieux que d'avoir été capable d'écrire un tel livre.

– Une expérience fondatrice...

– Oui. Une autre fois, en classe de poésie, ne sachant quoi choisir comme poème à connaître par cœur et à réciter, mon

père m'a suggéré le poème de Nerval *El Desdichado* : « *Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie...* », et cela a été décisif dans mon amour d'une certaine littérature. Le jour de mes dix-sept ans, il m'a récité spontanément *Roman* de Rimbaud : « *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans... et qu'il y a des tilleuls verts sur la promenade.* » Cela m'avait frappé et a laissé des traces. Pour autant, il n'a pas voulu m'influencer de manière volontariste.

– À la sortie de rhétorique, que vouliez-vous faire ?

– J'avais envie d'être écrivain, mais j'hésitais entre des études de droit ou les romanes, quoique ces dernières me rebutaient. Je n'aime pas cette idée de passer son temps à disséquer, faire des commentaires savants sur ce qui est souvent intime dans l'écriture des autres. Mais le hasard a fait qu'à cette époque je lisais *L'Éloge de la folie* d'Erasmus. J'ai été vraiment impressionné du fait qu'on pouvait à la fois être savant de manière critique et en même temps un vrai créateur, un vrai artiste. Ce fut un moment de bonheur intense et j'ai alors décidé de faire les études de philologie romane. Tout en sachant que si je devenais écrivain, je risquais de vivre difficilement sur le plan financier. Un oncle m'a d'ailleurs dit que je faisais fausse route...

– Malgré ces mises en garde, vous êtes quand même devenu écrivain. Il s'agit là d'un choix de vie, d'une manière d'être au monde...

– La littérature est un chemin. Je n'écris pas pour raconter des histoires mais pour essayer de comprendre le monde, l'approcher par un moyen heuristique. Voilà pourquoi j'aime Proust dans *À la recherche du temps perdu*. Il ne sait pas ce qu'il cherche. Il sait qu'en écrivant, il recherche. Peut-être que, un jour, j'arrêterai d'écrire. Ma recherche va peut-être aboutir à ce que j'éprouve le besoin d'un autre moyen de recherche. Mais aujourd'hui, le bonheur de rechercher compense l'inconfort de la situation d'écrivain.

– Trouver la manière de dire est peut-être aussi un bonheur... Le romancier ne dit-il pas souvent mieux le réel que le journaliste ?

– Absolument. Le journaliste décrit des faits mais c'est en partie une récréation.

Le travail du romancier est une création imaginaire mais à partir du réel.

– Vous êtes né en 1978. Vous aviez donc vingt ans en 1998. Que ressentiez-vous alors par rapport à des gens qui ont eu vingt ans en 1968 et ont vécu cette période dite de libération et de rejet d'une certaine autorité ?

– Je pense que nous avons été des enfants gâtés et avec une forme de nostalgie par rapport à des gens qui, en 1968, avaient une cause à défendre. J'ai l'impression que nous n'avions rien de majeur à revendiquer. À cette époque, j'étais frappé par le fait que nous vivions en paix en Europe. J'écrivais dans mes carnets : « *Nous avons une sorte de responsabilité et devons utiliser la paix pour la rendre intéressante. Sinon, ce serait l'ennui et la guerre possible parce que l'homme déteste l'ennui. Si la paix n'est pas intéressante, on risque de vouloir l'évacuer...* »

« On ne parvient pas à rendre la paix suffisamment passionnante. »

– Et à quelle sorte de contribution rêviez-vous ?

– Je me disais qu'il faut célébrer la paix, un cadeau qu'on a reçu, et mettre en évidence les sources de joie. C'est pour cela que *Madrid ne dort pas* est un livre assez festif. J'ai été un Européen joyeux en prenant conscience de cette paix que nous avons, alors que nos prédécesseurs avaient connu la guerre. Je pensais qu'il fallait en faire quelque chose de bien mais que ce n'était pas évident. Maintenant, je pense qu'il existe des gens qui se réjouissent des attentats et de ce risque d'une guerre qui approche. On ne parvient pas à rendre la paix suffisamment passionnante. Il y a heureusement beaucoup de gens de bonne volonté, comme Mathias Enard qui a reçu le prix Goncourt et qui plaide pour le rapprochement de l'Orient et de l'Occident. Il est facile de voir les choses à faire mais il est plus difficile de mener la paix que la guerre. Les hommes politiques le savent. Dès qu'ils durcissent leurs discours, ils gagnent des votes. Nos médias nous ont abreuvés, saturés avec ces histoires d'attentats comme si c'était la seule réalité.

– Vous êtes inquiet pour l'avenir de vos enfants ? Vous avez l'impression qu'on va dans le mur...

– Vu comme les choses vont, oui, on peut avoir cette impression, mais l'homme change plus facilement dans l'urgence. Je reste optimiste et espère qu'on aura suffisamment de gens de bonne volonté pour éviter le pire. Je pense qu'on a besoin d'un leadership, de gens qui parlent à tout le monde avec générosité, sans calcul électoral, de figures en qui on se reconnaît et qui inspirent confiance. On a besoin de voix qui réveillent la bonne volonté. On va dans le mur si, à un moment ou l'autre, on n'a pas des gens comme cela.

– Vous avez été éduqué dans un milieu familial chrétien...

– Mais j'ai pris mes distances avec la religion catholique vers quinze-seize ans, au moment où je lisais *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe. J'ai alors pris mon destin spirituel en main. Paradoxalement, j'ai considéré la question spirituelle comme sérieuse quand j'ai arrêté d'aller

à la messe. Depuis, cela reste quelque chose de très important pour moi. Mais aussi de très personnel, privé, intime. Qui n'a rien à voir avec le fait d'être ou de ne pas en être de telle ou telle chapelle ou Église. Les manifestations extérieures identitaires sont pour moi déplacées. Si vous me demandez si je crois en Dieu, je peux vous répondre : « *oui, évidemment* ». Mais si, à l'inverse, vous me demandez si je suis athée, je vous réponds la même chose. Je parviens tout à fait à concevoir les deux en même temps. Ma recherche se passe de façon libre, hors contrainte, surtout dans l'émotion profonde de la beauté ou de l'écriture. Il est évident qu'on n'a pas envie d'être un négateur de l'invisible. On sent qu'il existe quelque chose de tellement profond dans l'humanité que si l'on veut le nommer Dieu, pourquoi pas. Il faut avoir fait le chemin de Nietzsche et se débarrasser de tout ce qui instrumentalise la religion. Alors, on peut regarder ces choses de manière pacifiée.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS